



Cette lettre a été écrite dans le cadre des activités organisées
par le Centre de Services de Justice Réparatrice,
pendant la Semaine des victimes et des survivant(e)s d'actes criminels.

Juin 2018

Pour en savoir plus :

Centre de Services de Justice Réparatrice : csjr.org

Semaine des victimes et des survivant(e)s d'actes criminels :
semainedesvictimes.gc.ca/accueil-home.html

Chère Jeanne,

Serais-tu étonnée de savoir que tu es et resteras chère à mon cœur. Cet étonnant mystère qu'on ne nous a pas enseigné dans notre jeunesse : on peut aimer quelqu'un et ne pas supporter son caractère. C'est comme ça pour toi aussi, sans doute.

Tu es au bord du précipice, celui que nous franchissons à notre heure, avec ce vertige qui dit parfois « Je plonge » et qui, parfois, recule vivement sans rien dire.

Faut-il régler ses comptes avant de partir? Faut-il laisser la maison propre avant de sortir, au cas où on ne reviendrait pas? Pour que les gens autour se sentent bienvenus, qu'ils puissent s'asseoir posément, se sentant aussi à l'aise que chez eux.

Seules nos filles ont besoin d'une nappe propre pour s'asseoir et manger avec appétit dans la joie, la gaieté. Et leurs proches sur qui tombe parfois la pluie de nos éclats de voix, autant que de nos silences.

Ne pouvons-nous pas prendre un moment pour respirer à deux le même air sans élever la voix, sans raccrocher la ligne?

Et oui, le temps passe vite. Notre jeunesse depuis longtemps enfuie, pouvons-nous voir les couleurs qui restent de ce temps béni où nous découvrons la vie ensemble? Nous étions aussi jeunes que beaux, aussi braves qu'enjoués, aussi prometteurs qu'enivrés. Nous créerions une vie inondée de lumière et d'audace. Nous pourrions le dire, nous pourrions le chanter, nous pourrions l'écrire. Tout en ressentant que la vie rêvée reste la plus vraie, la plus mangeable. Oh! combien donnerais-je pour cette photo où nous savourions l'air du large en pique-nique au bord de la mer! Où est celle qui ravissait ce jour ensoleillé? Où est celui qui respirait cet air parfumé du vent salin? Leur sourire ne s'évanouira jamais. Il flottera dans nos mémoires et tu l'emporteras au pays des souvenirs.

Il ne nous reste rien à manger d'autre que nos souvenirs! Ce sont les pièces de monnaie sonnante et trébuchante avec lesquelles nous avons payé notre passage en cette vie. Cette vie que nous nous étions promis de construire ensemble, que nous nous étions d'abord promis à nous-mêmes. Et la sueur s'accumulant sur nos fronts, nous ne voyions plus devant nous et devons abandonner la marche qui, sinon d'être forcée, devenait forçante!

Comprendre le sens de telle parole, de tel geste à tel âge apaiserait-il ce feu délaissé sans gardien? Si tel se poursuivait ce miracle de changer la rancœur en sérénité, j'y enfouirais toutes mes économies.

Le tribunal ne siège plus, les juges sont partis en vacances définitives, l'aube de l'ère de la convivialité est ouverte.

Nous ne serons toujours que tous dans le même monde, alors à quoi bon s'acharner à soupeser les paroles de l'un, les gestes de l'autre? Ne vaut-il pas mieux s'asseoir, respirer le grand air à l'odeur des lilas qui fleurissent en cette saison? Reste à chacun de réviser ses carnets, ses mémoires, à les interpréter à sa guise, à les mettre en scène avec son ton, sa couleur et à attribuer à chaque acteur, à soi d'abord, à l'autre ensuite, les meilleures intentions du monde.

Je m'installe à réécrire notre biographie, je me redemande de te redire autrement ce qui t'a heurtée, je m'explique, je m'exprime, j'implore presque que tu comprennes celui d'alors qui t'appelait pour te ré-apprivoiser. C'était peine perdue, je ne savais comment te rassurer que je t'aimais quand même, tout de même, et même si je ne savais de quel côté s'en irait mon ombre.

Je n'ai jamais su à quel point tu pouvais manquer d'air, au risque d'étouffer tu es partie respirer ailleurs!

Que voilà! Rien à dire! Le décor l'exigeait. Que la distance est longue quand elle est froide, coupée et pliée.

« The defense rests! », votre honneur. Je n'ai plus mes notes au dossier pour vous convaincre de mon cœur dévoué, de mes mains blanches et de ma tête enfantine.

Quand me restera-t-il assez d'yeux pour lire tes mémoires? Assez de regard pour en voir la couleur propre et diaphane? Pour en rincer l'eau jusqu'à toute claire, inodore et sans saveur aucune?

Oh! te chanter une berceuse, une berceuse pour adultes, pour que tu te reposes dans le sommeil toute une nuit, pour te réveiller rafraîchie, allégée, abandonnée et que tout ce que vient soit bon!

Le temps de la promenade dans le jardin est arrivé. Laisse-moi tenir ta main et accompagner ton pas jusqu'au bout du sentier! Laisse les silences passer sans les maudire, sans les presser! Et si on taisait ces éclats de voix, cris désespérés d'enfants en quête de parents, parents eux-mêmes à leur tour, cherchant la grande porte pour y amener leur tralée d'enfants !

Je n'ai que ma plume pour combattre les démons de la jalousie et de l'indifférence. Et ces dragons ne se combattent-ils qu'à deux?

Rien encore ne me laisse un repos, sinon le fil qui pend à mon pied et qui me rappelle d'être bienveillant envers tous à chaque matin. Des poèmes d'aujourd'hui écrits sur des parchemins anciens ne feraient-ils que donner de la valeur aux pas que nous avons marqués ensemble? La vie, la beauté en était décuplée! Jeune premier, jeune première, que de joie n'avons-nous pas versée sur nous? Que d'eau cristalline n'avons-nous pas versée sur nos têtes et même sur nos yeux? La jeunesse des corps illuminait nos jours. La fureur du plaisir renversait nos têtes et emplissait nos cœurs. Faut-il le redire, le redessiner et nous interdire de l'oublier? Faut-il renier nos enfants pour nous en assurer la possession? Faut-il brûler la maison pour en ouvrir la porte? Ah! que vienne le soleil couchant, silencieux témoin de notre jeunesse enflammée, enhardie, ensoleillée! Et les vagues de la mer qui viennent battre au pied du mur de la maison où nous cultivions la vie des âmes futures!

Point n'est besoin de s'expliquer l'une après l'autre les pages du calendrier. Suffit d'entendre et de voir le désir de s'entendre, tel qu'en son for intérieur chacun cherchait à atteindre l'autre, le joindre, l'allier pour poser à deux les briques de la maison commune.

Reviens, reviens sur tes pas : tu verras où nos chemins se séparent, tu reconnaîtras que bien des fois nos pieds ont marché au même rythme, au même tambour. Et ce souvenir en lui-même apaiserait tes jours qui s'estompent, comme les feuilles qui s'envolent. Rien, rien au monde n'efface ces vrais moments.

Que de mémoires n'as-tu pas besoin en ces jours qui penchent! Que de bouteilles à la mer ne t'ai-je pas lancées au seuil de ma jeunesse? Que de cris perdus au-delà des océans quand, pour être sûr que l'autre l'entendrait, l'autre s'éloignant un moment!

Reviens, reviens sur ces jours empreints de chaleur, que ne réchaufferont-ils pas tes pieds quand tu les sentiras se refroidir! Rien ne lasse, rien ne casse, rien ne passe. L'élan du cœur reste au garde-à-vous au seuil de l'abandon total, définitif, entier.

Ne reste que le pas de ta porte jusqu'à ce que s'apaise la braise de ta fureur et de tes cris épuisés.

Attends! Attends! Le ressac de la marée basse viendra, reviendra, viendra jusqu'à rendre lisses tous les cailloux sur la rive de tes souvenirs.

Laisse l'eau, aussi salée que larmes et salives, laver, purifier, assainir les aubes des jours si peu lumineux, les nuits si peu apaisantes, les années si longues à changer de calendrier.

Que tu trouves un nouveau jour à se lever sur la nuit de tes yeux!

Que le silence paisible du chant terminé règne sur la plaine de tes espoirs des lendemains terminés!

Que la porte qui se referme sur une noirceur sans fin, s'accomplisse sans bruit quand tu en auras franchi le seuil de tous tes membres!

Que l'espace qui s'ouvrira devant tes yeux éblouisse ton respir neuf!

Que tout ce que tes mains ont fait ne l'ait jamais été pour rien!

Jacques